

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 3

Artikel: Le cochon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Eh bien, Monsieur, répliqua le coupeur de bois, ayez l'obligeance de me porter cette hottée de bois au galetas pendant que j'irai me rafraîchir.

On ne nous dit pas s'il fut obéi.



Un boucher, toujours plaisant, parfois spirituel, était appelé l'autre jour dans une maison de la banlieue pour y tuer un porc. Après avoir égorgé sa victime qui venait de lui livrer tout son sang, il fit remplir une cuve d'eau bouillante, autour de laquelle se groupèrent les propriétaires de l'animal, les locataires de la maison et tous les enfants du voisinage.

Le boucher et son domestique, prirèrent alors le porc par les jambes et le plongèrent dans l'eau bouillante afin de mieux pouvoir le dépouiller de son poil. Cette opération terminée, le boucher, empêché dans son travail par les curieux qui se pressaient autour de lui, prit tout à coup un air sérieux, et, ôtant son chapeau, il s'écria :

— Maintenant, les parents peuvent se retirer.

Cette plaisanterie nous remet en mémoire ces vers de *Monselet* :

Le cochon.

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe !
On t'aime galantine, on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a consacré le type,
Empruntant son arôme au sol périgourdin,
Eût réconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin,
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.
Mérites précieux et de tous reconnus !
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus !
Philosophe indolent, qui mange ce qu'on mange !
Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?
Admirable cochon ! Animal roi ! — Cher ange ?



Giroflé-Girofla, le nouvel opéra-comique de Charles Lecoq, vient d'apparaître sur la scène genevoise, où il fait chaque soir salle comble. Chacun veut rire à son tour des bouffonneries d'un livret invraisemblable, il est vrai, mais où MM. Vanloo et Leterrier ont prodigué les bons mots et les calembours, rehaussés par une musique moins populaire que celle de la *Fille Angot*, mais qui n'en est pas moins gracieuse. Espérons que nous l'entendrons prochainement sur notre petite scène lausannoise.



Mademoiselle B... est une vieille fille dévote, prude, rechignée et quinteuse ; elle a pour nièce un charmant petit démon de douze ans, qu'elle surprit il y a quelques jours, bouclant et frisant ses cheveux avec une coquetterie toute enfantine.

— Ma chère Lucie, dit Mademoiselle B... d'une

voix aigre, si Dieu avait voulu que vos cheveux fussent bouclés, il aurait pris ce soin lui-même.

— C'est vrai, ma tante, dit l'enfant, et il l'a fait aussi longtemps que j'étais petite, mais à présent, il pense que je suis assez grande pour me coiffer moi-même.



Une pauvre femme, alitée depuis longtemps par une cruelle maladie, n'avait d'autre entourage, d'autres soins que ceux d'un homme au cœur de pierre.

La malade, sentant son état s'aggraver, avait supplié son mari d'appeler le médecin ; mais il avait toujours trouvé moyen de n'en rien faire, sans doute par avarice.

L'autre jour enfin, sa femme renouvelle ses supplications :

— Georges !... Georges !... lui disait-elle en pleurant, *te ne vao don pas alla queri on mâidecin ?*...

Le mari lui répondit avec dureté :

— *Kâise té, foula, avoué ton mâidecin ; quand faut mourî, faut mourî.*



Voici une énigme des mieux réussies, dont nous donnerons aussi l'explication samedi prochain :

Nous sommes deux aimables sœurs
Qui portons la même livrée
Et brillons des mêmes couleurs.
Sans le secours de l'art, l'une et l'autre est parée ;
La fraîcheur est en nous ce qu'on aime le plus.
Sans marquer entre nous la moindre jalousie,
L'une de nous sans cesse a le dessous,
Et plus souvent encor l'une à l'autre est unie.
Nous nous donnons toujours, dans ces heureux instants,
De doux baisers très innocents,
Jusqu'au moment qui nous sépare.
Alors, et cela n'est pas rare,
On voit, pour un *oui*, pour un *non*,
Se détruire notre union ;
Mais l'instant qui la suit la répare.



Les journaux citent quelquefois des exemples de longévité très remarquables ; il s'agit le plus souvent de personnes ayant dépassé leur centième année.

Nous avons parlé, la semaine dernière, à un campagnard d'un village situé au-dessus de Lausanne, qui nous dit, à l'occasion d'un fait de ce genre :

« J'ai 56 ans et 8 enfants en parfaite santé ; j'ai 3 oncles et 2 tantes, dont les âges respectifs se suivent ainsi : 86 ans ; — 89 ans ; — 91 ans ; — 93 ans ; — et 98 ans. Chacun d'eux est à la tête d'une famille nombreuse. »

L. MONNET.